

La location comme nouveau (?) mode de circulation des choses

Communication présentée au séminaire international de la Chaire de l'Institut pour la Ville en mouvement : Acheter ou louer les biens de consommation?

Paris, 26-27 janvier 2006

École supérieure de management européen (ESCP-EAP)

Jacques T.Godbout

Les modes de circulation

La location est une des modalités utilisées par le marché pour faire circuler les choses entre nous. Pour comprendre la signification de la location et son impact, il importe, me semble-t-il, de la situer dans l'ensemble de ce qui circule. On a tendance aujourd'hui à ne voir qu'un seul mode de circulation des choses dans la société : la circulation marchande. Il est à peine exagéré de dire que l'on n'étudie que celui-là, car des milliers de personnes consacrent leur vie à publier des milliers de livres et d'articles sur ce qui circule sous une seule forme, la forme marchande.

Il est vrai que le modèle néolibéral et le marché ont aujourd'hui tendance à envahir en permanence de nouvelles sphères des rapports humains. Il serait proprement aberrant de le nier.

Une seule illustration. Au moment où je préparais ce texte, je lis dans le journal un reportage sur la mort aujourd'hui. On peut y lire la citation suivante d'un entrepreneur en pompes funèbres: « Avant, tout était dirigé par le curé. (...) On assiste à un renversement complet. L'industrie ne s'adapte plus à l'Eglise : c'est l'église qui est à la remorque de l'industrie. S'il y a un prêtre (à la cérémonie), il est embauché par nous et repart (aussitôt sa prestation terminée). » (La Presse, 30 octobre 2005, cahier Plus). Le prêtre est pour ainsi dire loué par l'entreprise de pompe funèbre... L'intervention du prêtre est entièrement insérée dans un contexte marchand.

Cela se passe à Montréal évidemment, pas en France...

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots sur ce paradigme dominant de circulation des choses.

Le modèle dominant.

Il est fondé sur la valeur d'échange. La valeur d'échange repose sur la rareté, définie par la demande, laquelle est elle-même une notion subjective, créée de plus en plus par l'investissement symbolique dans les objets. Ainsi, la rareté du pétrole est liée aux VUS (véhicules utilitaires sport), lesquels n'ont la plupart du temps aucune utilité... Il serait à peine exagéré de dire que l'utilité au sens d'un besoin objectif indispensable a presque disparu de la circulation marchande et est plus du ressort de l'État.

Mais la plus grande rareté potentielle, la seule rareté inquiétante dans ce modèle est la rareté de consommateurs. Car le modèle suppose une croissance permanente de la production, et à cette fin il lui faut des consommateurs de plus en plus nombreux et de plus en plus boulimiques.

C'est pourquoi le moment de l'achat-vente est le seul qui compte vraiment dans ce système; l'usage, on le souhaite le plus court possible, et la valeur sentimentale des choses, on n'en parle pas. Achat et consommation, comme l'avait déjà analysé Baudrillard.

Quoi produire? N'importe quoi. Le marché est neutre face à cette question. La nature de ce qui est produit lui importe peu, pourvu qu'on en produise toujours plus et qu'on le transforme en marchandises. Que ce soit des voitures ou de la méditation. (Il est vrai que jusqu'à maintenant, on a jugé plus intéressant –payant- de produire des voitures plutôt que de la méditation. Mais cela peut changer.)

Faut-il rappeler que cela suppose une transformation radicale de l'être humain, qu'on doit motiver à acquérir en permanence de nouveaux objets, ce qui n'a rien de naturel, comme l'avait déjà bien noté Max Weber : "L'homme ne désire pas "par nature" gagner de plus en plus d'argent, mais il désire tout simplement vivre selon son habitude et gagner autant d'argent qu'il lui en faut pour cela.(...) ». Lorsqu'une innovation apparaît, la tendance naturelle est de travailler moins au lieu de produire plus. C'est d'ailleurs ce que pensait Adam Smith lui-même lorsqu'il observait la mise en place du système marchand. L'enfant qui découvrira une façon plus efficace d'opérer sa machine pourra aller jouer plus longtemps, écrit-il (1976, 45). C'est aussi ce que pensent la majorité des membres de la majorité des sociétés avant d'avoir adopté ce modèle qui ne va donc pas de soi et est loin d'être naturel.

En arrivant dans une société, le marché lance un processus de mutation des désirs et transforme les moyens pour les satisfaire. Il rencontre toujours beaucoup de résistance au début. « Partout...le capitalismes'est heurté à la résistance obstinée de ce leitmotiv du travail." (Weber, 1967, p. 61) « (Dans le capitalisme), le travail ...doit s'accomplir comme s'il était un but en soi - "une vocation" (Beruf). Or un tel état d'esprit n'est pas un produit de la nature. Il ne peut être suscité uniquement par de hauts et de bas salaires. C'est le résultat d'un long, d'un persévérant processus d'éducation." (Weber, 1967, p.63)

Et pas seulement d'éducation. On a recours à toutes les menaces (y compris celle de mourir de faim –Polanyi-), mais également au don de marchandises pour attiser le désir et pour ainsi dire enclencher sa dynamique auto-reproductive (Latouche), et faire en sorte qu'on cesse de quitter le travail quand on a gagné suffisamment d'argent, comme cela se produit dans toutes les sociétés non suffisamment « marchandisées ».

Tous ces artifices visent à créer ultimement une sensation de manque d'argent, et le désir d'en avoir toujours plus ; le désir monétaire devient alors le serviteur de la croissance marchande.

On a donc dû transformer l'être humain en être de désir insatiable d'objets toujours différents. Aux USA, cet objectif a été atteint au début du siècle passé, "La métamorphose de la consommation de vice en vertu est l'un des plus importants événements sociaux (et l'un des moins étudiés) du XXIème siècle." (Rifkin, 1996, p.41). Une enquête faite aux USA en 1929 "démontre de façon sûre ce que l'on avait longtemps tenu pour vrai en théorie, à savoir que les désirs sont insatiables". (id. p.46). Le nouveau système de valeur était donc déjà implanté à cette époque. Après des années de matraquage publicitaire de cette idée, cette enquête constate que ça a marché: les désirs sont devenus insatiables. Quelle magnifique exemple de prophétie auto-réalisatrice (self-fulfilling prophecy) !

Les autres modes de circulation

C'est ainsi que ce système est devenu dominant. Mais qu'il soit dominant ne signifie pas qu'il est le seul. Même si la tendance lourde actuelle est l'extension de la valeur marchande et du modèle productiviste, les autres modes de circulation ne disparaissent pas pour autant. Le partage, la transmission, le prêt, la redistribution autoritaire au nom de la justice, le don sont encore présents.

Et ce ne sont pas des survivances... Pour se limiter au don, mentionnons : Cadeaux, don d'organe, don humanitaire, philanthropie, hospitalité... (Vous seriez étonné que des amis vous présentent l'addition à la fin d'un repas chez eux où ils vont ont invité! Et il n'y a aucune tendance en ce sens...)

Nous avons même constaté l'importance du don entre gens d'affaires.

Bref les choses continuent à circuler d'autres façons, fondées sur d'autres principes que le principe marchand. Lesquels?

En simplifiant : il existe trois principes principaux de circulation des choses dans la société actuelle : le marché, l'autorité, le don. Ils sont fondés sur trois types différents de rapport aux choses qu'expriment les valeurs véhiculés par ce qui circule. Nous avons vu que la circulation marchande est fondée sur la valeur d'échange. Mais il y a aussi la valeur d'usage, et la valeur de lien.

Alors que la valeur d'échange compare les choses qui circulent indépendamment des autres valeurs, la valeur d'usage exprime l'utilité de ce qui circule pour le receveur. La valeur de lien, elle, exprime l'importance de la relation qui existe entre les partenaires, l'importance de l'autre indépendamment de ce qui circule. «Les choses ont encore une valeur de sentiment en plus de leur valeur vénale», écrit Mauss [1985, p. 258] qui a montré l'importance, dans le don, de la négation des autres valeurs de ce qui circule. Comme l'écrit Alain Caillé, pour Mauss, « La rivalité anti-utilitaire, l'affichage du désintéressement par sacrifice de l'utile permettent précisément d'afficher cette valeur intrinsèque du lien. » (2005, p. 158). La valeur de lien s'affirme et se met en évidence en s'opposant aux autres valeurs de ce qui circule, ou en les utilisant. Elle se construit sur la négation partielle de la valeur d'échange et de la valeur d'usage s'appliquant à ce qui circule.

Quels sont les rapports entre ces modes de circulation? Ils sont nombreux. Il existe une interaction dynamique importante entre ces différents modes de circulation. Ainsi, dans les pays où la circulation étatique est plus faible, le don a beaucoup plus d'importance. Et a-t-on déjà pensé à la crise économique qu'entraînerait par exemple la suppression des cadeaux, une sorte de « grève des cadeaux » de la part des consommateurs?

La location

Venons en à la location. La plupart des études sur la location sont centrés sur le rapport du locataire à l'objet loué. On se demande si la location permet le même rapport à l'objet que la possession. Peut-on s'appropriier les objets, les transformer, les adapter à nous de ma même manière que si on les possédait? C'est surtout cette dimension qui est analysée : appropriation et possession.

La location modifie certes le rapport aux objets. Mais la location pose aussi la question de l'avenir des modes de circulation des choses. Quelles sont les conséquences de la location sur la dynamique des modes de circulation des choses dans la société? Quelle perturbation le phénomène de la location introduit-il dans cette dynamique des modes de circulation que nous venons de présenter?

Une première question se pose : La location représente-t-elle un nouveau mode de circulation? Ou est-ce une nouvelle étape dans l'expansion du mode marchand?

Imaginons que tout passe de plus en plus par la location. Est-ce la fin du don, le prolongement et même l'aboutissement du modèle marchand envahissant toutes les sphères de la société? La location aurait-elle au contraire des affinités avec les autres principes de circulation?

Je n'ai vu aucune étude portant spécifiquement sur ce sujet. Je vous livre donc des remarques préliminaires, une sorte de sensibilisation à l'idée qu'il pourrait être pertinent d'étudier la location en tant que façon de faire circuler les choses entre nous.

On peut autant affirmer que la location apporte peu de perturbations que le contraire. Explorons successivement les deux possibilités.

La location ne change rien

Lorsqu'on examine ce qui fait l'objet de location, on constate qu'elle n'affecte le plus souvent que ce qui circulait déjà sous forme marchande, que ce qui était déjà une marchandise. La

location ne perturberait donc pas profondément la dynamique des modes de circulation parce qu'elle s'insère dans un des modes existants, le mode dominant. Le phénomène significatif serait donc l'extension du modèle marchand, dont la location ne serait qu'une modalité. Si elle s'appliquait à des secteurs où le marché est actuellement absent, elle aurait un effet beaucoup plus significatif.

Cette modalité modifierait donc plus le rapport à l'objet (l'appropriation) que le rapport entre les partenaires. D'ailleurs modifie-t-elle vraiment le rapport à l'objet? Comme on l'a déjà noté, «la frontière entre location et possession est souvent floue (PPL, p.16) et certaines formes comme la location-vente (on peut acheter à la fin du contrat de location) sont similaires (id.) à la vente. Il importe donc de distinguer entre la forme juridique de lien à l'objet et son appropriation psycho sociologique. La location, comme on l'a souvent observé, n'élimine pas l'appropriation.

La location ajoute certes un intermédiaire entre le producteur et l'utilisateur. Mais c'est dans la même logique. C'est d'ailleurs tout à fait dans la logique marchande d'ajouter des intermédiaires.

Voilà une première façon de voir le phénomène de la location.

La location change profondément

Mais on peut aussi envisager (ou imaginer...) que la location peut affecter les autres modes et pourrait même remettre en question le mode dominant.

Comment? De plusieurs manières. Je vais m'attarder un peu plus sur cette hypothèse, en suivant trois voies. La location comme extension *significative* du mode marchand; la location comme *rupture* par rapport au mode dominant; enfin la location comme introduction d'une *rigidité* entre les modes de circulation.

Une extension. Les possessions inaliénables

Dans la location, le bien change de mains, mais il demeure inaliénable. Cela n'est pas sans rappeler un phénomène commenté depuis quelques décennies dans la littérature anthropologique, suite aux recherches d'Annette Wiener qui s'est intéressée aux objets qui, chez les Trobriandais, doivent revenir à leur propriétaire après avoir circulé souvent pendant plus d'une génération, ce qu'elle a appelé les possessions inaliénables. La location serait-elle l'équivalent de ces biens inaliénables dans le secteur marchand? La location serait-elle une forme de retour au rapport aux objets qui existent dans les sociétés non marchandes, sociétés qui ignoraient la possession au sens strict, mais non l'appropriation? (Dans ces sociétés, c'est le nom des propriétaires antérieurs de l'objet qui compte, pas le nom de celui qui l'a produit.) Wiener elle-même parle de « loan », qui signifie autant prêter que louer: « These possessions are on loan to people born into other matrilineages... » (1992, p. 26)

Mais en regardant de plus près, on s'aperçoit que loin d'en être un équivalent, la location moderne se situerait plutôt à l'extrême opposé de ce phénomène. Car la location se caractérise par l'absence de valeur de lien. Or pour Wiener, la valeur de lien est l'unique enjeu des biens inaliénables. "Certain things assume a subjective value that place them above exchange value." (Wiener, 1992, p.7).

Wiener se situe dans des sociétés où, comme l'écrit Marcel Mauss « les objets avaient une âme. » Or dans la location, les objets n'ont certes pas perdu toute leur valeur symbolique, toute charge émotive, au profit de leur seule valeur d'usage. L'objet ne perd pas sa valeur symbolique parce qu'il est loué. Outre sa valeur d'usage, louer une Mercedes plutôt qu'une Toyota n'a évidemment pas la même valeur symbolique. Mais cette valeur symbolique, -une valeur de lien- ne s'applique pas au rapport entre le propriétaire et le locataire. Comme pour la vente, elle est transformée en montant d'argent, en valeur d'échange. Elle est détachée.

On peut même croire que, par comparaison avec le prêt, la location consiste à évacuer toute valeur de lien entre le propriétaire et le locateur, au profit de la valeur marchande. La location est la forme que prend le prêt dans le système marchand. C'est un prêt à intérêt. On fait payer le temps. C'est un prêt géré par le principe marchand. Un prêt qui, conformément à l'esprit marchand, est débarrassé du poids social du lien affectif. Lorsque je prête un outil à mon voisin, je lui « rends service », comme on dit. Il me le rendra, et je lui demanderai peut-être quelque chose un jour, il m'invitera peut-être chez lui... On est dans le lien social, incertain, risqué, compliqué à gérer. La location est un prêt délesté de tous ces rapports complexes, de sa valeur de lien, dont l'utilisateur ne détient que l'usage, justement, et qui doit revenir à son propriétaire lorsque l'utilisateur cesse de lui fournir une valeur d'échange équivalente. En ce sens, dans la mesure où elle s'étend à ce qui était auparavant prêté, l'extension de la location peut être vue comme une nouvelle étape importante dans l'extension marchande, au-delà de l'appropriation.

Une rupture

Mais la location peut même représenter une modification de ce rapport. Ce nouvel intermédiaire –le locateur- n'est pas banal. Il introduit un élément dont la généralisation pourrait profondément modifier le mode de circulation dominant et entraîner même une sorte de rupture. Pourquoi? Une fois vendu, l'objet, la marchandise n'a plus rien à voir avec l'ancien propriétaire. L'acte d'achat-vente interrompt le rapport marchand entre l'objet et son possesseur, alors que la location le perpétue. Le lien entre la chose et son utilisateur continue à être géré en partie par un tiers, par le rapport marchand.

Or, on l'a vu, le moment de l'achat est central dans le modèle dominant. La vente répond à l'impératif premier du modèle marchand : se débarrasser le plus vite possible de ce qui est produit pour pouvoir produire plus (en anglais, on dit : *clearing*). Le consommateur doit acheter toujours plus et de plus en plus. Or l'objet loué demeure désormais dans le système et quelqu'un a maintenant intérêt à ce qu'il y demeure le plus longtemps possible au lieu de vouloir l'évacuer le plus vite possible. Parce que l'objet loué revient à son propriétaire, parce qu'il introduit un intermédiaire qui a objectivement intérêt à ce que l'usage soit le plus long possible, (contrairement à tous les acteurs du système marchand à l'exception du client) la location peut aller contre la logique fondamentale du rapport marchand en s'opposant à la tendance à toujours produire plus, et à éliminer le plus vite possible. La location met donc de l'avant la valeur d'usage au détriment de la valeur marchande.

On peut donc penser que non seulement c'est une extension du rapport marchand, mais que cela pourrait aussi constituer une transformation profonde qui pourrait ressembler à une mutation.

Même de rien, ce changement pourrait même être désastreux pour l'économie capitaliste parce que la location incite le producteur à s'intéresser au sort du produit après la vente.

Catastrophique pour le modèle dominant de circulation des choses, mais probablement bénéfique pour le système d'équilibre global dans lequel il s'insère, évitant le désastre écologique.

Ces affirmations sont théoriquement vraies, et probablement vraies pour les locations traditionnelles comme les outils. Elle s'applique également à certaines formes nouvelles de location comme les expériences de partage de voitures dans les villes.

Mais cette conclusion est à nuancer.

D'abord, elle est en fait souvent fautive pour certaines formes nouvelles de location à long terme, où on constate par exemple que les locataires changent plus rapidement de voiture que les propriétaires. (3ans et demi vs 2-3ans, *Projet Possession/Location*, 2005, p6). On est ici en face de deux tendances opposées.

Deuxièmement, pour tous les biens de consommation durables, -et c'est à ces biens que s'applique la location- cette rupture que constitue l'achat-vente n'existe déjà plus. Toutes sortes de lien perdurent de plus en plus entre le vendeur du produit et l'acheteur: garanties, contrats d'entretien, rappel de voitures, tentatives de fidélisation de la clientèle. Tous ces phénomènes s'opposent à la liquidation du rapport marchand au moment de la vente que suppose le modèle marchand pur.

Dans ce contexte, la location ne serait qu'un des aspects d'un changement plus fondamental du mode de circulation marchand lui-même. Changement qu'on peut caractériser par le fait que le producteur tend à devenir de plus en plus responsable de son produit, même une fois vendu. Sous cet angle, la location fait partie d'un mouvement général -ce qu'on appelle, je crois, « la convergence entre bien et service » (PPL,p16)-, qui rapproche le modèle marchand des autres modes de circulation où le producteur est beaucoup plus responsable de son produit : le mode étatique, solidaire, où « l'autorité responsable », justement, est imputable en partie.

Ce modèle de circulation tend à être beaucoup moins dommageable pour la planète.

Une rigidité

Venons-en au troisième point. S'il est vrai que l'appropriation des objets est souvent aussi facile dans la location que dans la vente, qu'on peut s'approprier sans posséder légalement, il est une chose que la location ne permet pas : le passage à un autre mode de circulation, comme le don. On ne peut pas donner sans posséder.

La location modifie donc le rapport entre les modes de circulation. Rappelons que lorsqu'on achète une marchandise, on peut facilement passer de sa valeur marchande à une autre valeur : la valeur d'usage, certes, mais aussi la valeur de lien. On peut transformer la valeur d'échange d'un objet en valeur de lien. C'est ce qui se passe lorsqu'on achète un objet pour en faire un cadeau. On commence par supprimer, littéralement, la valeur marchande qu'est le prix et on l'emballé autrement pour en faire un objet véhiculant la valeur de lien. Avec la location, ce n'est pas possible. La possession contient la liberté de donner, alors que la location fixe l'objet à une seule personne pendant un temps déterminé. L'objet a un statut fixe, il ne peut pas être transformé en cadeau. Il ne peut plus exprimer le lien. Il est enfermé dans l'usage. Le capitalisme est basé sur la propriété, et la propriété, comme l'écrit Rifkin (PPL p. 6), c'est certes la liberté de « faire circuler un bien quelconque à volonté sur le marché ». Mais c'est aussi la liberté de le faire circuler en dehors du marché, par le don ou autrement. Cet «usage» de la marchandise (qui se définit comme un non usage...) ne semble pas faire partie des possibilités chez la plupart des auteurs ayant étudié ce sujet (PPL) Il est pourtant essentiel à la survie du mode de circulation marchand lui-même. Comme on le rappelait plus haut, supprimez les cadeaux (de Noël, mais pas seulement : anniversaire, voyage, naissance, mariage, etc) et vous avez une crise économique grave.

La location introduit donc une certaine rigidité dans le passage d'un mode de circulation à un autre.

Conclusion

En résumé, on observe diverses tendances :

- la location introduit une certaine rigidité entre les modes de circulation, illustrée par la difficulté de donner
- la location fait partie d'un mouvement plus général de transformation du mode de circulation dominant, qui déplace l'objectif final de la production marchande, lequel n'est plus de liquider l'objet par la vente. L'objectif final de l'opération va au-delà de la vente; le destin de la marchandise ne s'arrête plus à sa vente, le système devient socialement responsable du destin de la marchandise.

Quel est le sens de la possession? Pourquoi se procure-t-on des choses? Pour les utiliser, certes, mais aussi pour les montrer, et pour les donner aussi. Pour le modèle productiviste, c'est d'abord pour les consommer, les consommer le plus vite possible et en acquérir d'autres, parce que nos désirs de possession sont insatiables, a-t-on essayé de convaincre le plus de gens possibles. L'économie productiviste a réussi à nous transformer progressivement en homo oeconomicus. Mais selon plusieurs auteurs, ce modèle est en crise. On se sent à l'étroit dans l'acquisition. On valorise un éventail d'expériences plus vaste que la seule expérience d'acquérir. On reviendrait à une conception plus romantique : on veut vivre des expériences plutôt que posséder et accumuler des choses. Conception que Malraux, déjà, exprimait en disant que la vie consiste à transformer en conscience la plus grande expérience possible. Ce changement peut être dramatique pour le modèle productiviste fondé sur la vente et l'acquisition. Cette modalité de transfert des choses montre ses limites. Car elle est adaptée aux objets plus qu'aux expériences. Il est plus difficile de transformer une expérience en marchandise, même si ce n'est évidemment pas impossible. Il ne faut surtout pas sous-estimer la capacité du système à tout transformer en marchandise, ni sa force d'attraction. Qui dit qu'on ne pourra pas un jour louer une machine à méditation? « Si une opération du cerveau permettait de produire les mêmes effets que plusieurs heures de méditation quotidienne, je me ferais opérer », affirmait récemment le dalaï-lama à un congrès américain de neurologues !¹ Mais comme ce modèle est également catastrophique pour l'environnement et l'avenir de la planète, on ne peut que souhaiter qu'il se transforme.

La location est peut-être une réponse du système marchand qui tente de s'adapter à cette tendance. L'accès remplace la possession, et l'accès est géré par le marché grâce entre autre à la location. (Rifkin : PPL, 2005, p. 5) Le modèle marchand réussirait ainsi à survivre à la disparition de la propriété par la location. La location peut alors être vue comme une façon, pour le modèle marchand, de rester dans le coup, de ne pas être mis hors circuit. Une adaptation qui pourrait être positive pour l'équilibre général de la planète.

Rappelons en terminant que la location a nécessairement des limites. Elle ne peut s'appliquer qu'aux biens durables. On ne voit pas le jour où on louera des fleurs, car les fleurs, comme disait Brel, c'est périssable. Cela laisse encore de beaux jours à l'acquisition, à la possession, mais aussi au don.

¹ Conférence annuelle de la Société américaine de neurologie, novembre 2005 (rapporté dans Le Devoir, 14 novembre 2005)